

# Matt Haig




## Le train DE MINUIT



NA  
MI





Nul ne peut changer le passé, mais le Train de Minuit peut vous y emmener. Accompagné par le sifflet du train et le panache de fumée de la locomotive, chaque voyageur a une chance de revivre les meilleurs moments de sa vie. Une chance de découvrir la personne qu'il était vraiment.


À plus de 80 ans, Wilbur a eu une existence bien remplie. Et pourtant, il regrette aujourd'hui certains choix qui l'ont éloigné de ses plus beaux jours, sa lune de miel à Venise avec Maggie, le grand amour de sa vie. Alors quand l'opportunité de revisiter ses souvenirs se présente sous la forme d'un train, il ne rêve que d'une chose : remonter le temps et emprunter un chemin différent. Mais se lancer dans cette aventure, c'est prendre le risque de détruire tout ce qui a jamais compté pour lui...

Une histoire d'amour magique qui traverse les époques, dans le même univers que le roman phénomène, *La Bibliothèque de Minuit*.

.....

Né en 1975 en Angleterre, Matt Haig est journaliste et écrivain. Il est l'auteur de plusieurs best-sellers, traduits dans 56 langues et vendus à plus de 15 millions d'exemplaires, qui ont bouleversé les lecteurs du monde entier, dont *Une vie impossible*, *Rester en vie* et *Les Radley*. Son dernier roman, *Le Train de Minuit*, est le roman compagnon de son plus grand succès, *La Bibliothèque de Minuit*.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury



ISBN : 978-2-487606-40-1

20,90 euros

Prix TTC France



9 782487 606401

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Illustrations : © Shutterstock





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

Du même auteur, aux éditions Nami :

*Une vie impossible*, 2024

*Les Radley*, 2024

Titre original : *The Midnight Train*

Copyright © Matt Haig, 2026

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-40-1

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

**Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Matt Haig

# LE TRAIN DE MINUIT

Roman

*Traduit de l'anglais par Laurent Bury*

**NA  
MI**



*Pour Andrea*



## Lune de miel

TANDIS QUE LE BATEAU-TAXI FONÇAIT À TRAVERS LA LAGUNE, le soleil scintillant sur l'eau devant eux, les jeunes mariés contemplaient le paysage, émerveillés.

Assis à l'arrière de la petite embarcation, Wilbur pressa la main de Maggie et se colla à elle.

— Je t'aime, monsieur Budd, lui dit-elle avec le même naturel qu'elle respirait.

— Je t'aime aussi, madame Budd.

Maggie éclata d'un petit rire, tant ces paroles semblaient officielles et drôles.

Ils se tenaient la main alors que le bateau fendait les ondes vers la ville, leurs doigts entrelacés comme des racines emmêlées. C'était le 9 août 1974.

Wilbur se détourna du panorama, vers celle qu'il connaissait depuis l'enfance.

— Nous ne changerons jamais, pas vrai ? lui demanda Maggie.

Il eut un sourire rassurant.

— Bien sûr. Pourquoi changerions-nous ?

Ils s'embrassèrent quand la lagune se fondit dans le Grand Canal.

— Je ne sais pas. Avec le temps, les choses évoluent.

— Mais regarde Venise. Elle est la même depuis des siècles. On pourrait être en 1574 aussi bien qu'en 1974.

Elle se remit à contempler la ville.

— Oui. Ignorons le temps. Soyons Venise.

Il l'observa lorsqu'elle prit son appareil photo Pentax, cadeau de mariage de son père, et le braqua vers le palais des Doges, sa façade de pierre rose et blanche et ses arches chantournées se dressant juste au-dessus de la lagune comme le rêve d'un Byzantin pris de délire.

— Pour toujours, ajouta Wilbur en riant.

Elle passa la main dans ses cheveux ébouriffés, qu'il ne porterait jamais beaucoup plus longs.

— Oui, pour toujours et toujours et toujours...

Le bateau ralentit un peu.

— Là-bas, dit le conducteur en désignant un bâtiment couleur terre cuite, pittoresque mais un peu décrépi. L'hôtel Proserpina.

Wilbur et Maggie n'ayant encore jamais voyagé à l'étranger, cet établissement leur parut exotique et plein de promesses. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient alors voir la silhouette qui guettait depuis le rivage, et qui ressemblait tellement à Wilbur qu'il aurait été impossible de les distinguer.

\*\*\*

Une heure plus tard, ils étaient installés à l'ombre, à un café du Grand Canal et, tout en buvant du vin dans

un silence bienheureux, ils observaient la ville qui vibrait autour d'eux.

Wilbur avait gardé les sandales, le jean pattes d'eph et la chemisette verte à col pelle à tarte qu'il portait dans l'avion, et Maggie était en survêtement orange. Il lui dit qu'elle avait l'allure d'une vedette de cinéma et elle lui répondit d'arrêter ses bêtises, non sans sourire malgré tout.

Un vaporetto chargé de touristes passa devant eux. Maggie se remémora alors le mariage.

— Je n'ai jamais vu ta mère aussi heureuse, déclara-t-elle. Elle n'a pas parlé de...

Elle s'interrompt, ne voulant pas gâcher ce moment.

— De Dougie ? Non, c'est vrai. Je n'avais jamais vu Maman comme ça. Plus depuis ce qui est arrivé. Je pense que le gin a dû aider. Ton père aussi...

— Si tu te voyais ! s'exclama Maggie, souriant sous l'éclat du soleil.

— Je verrais quoi ?

— Trônant sur ta chaise comme un empereur.

— Je suis heureux, c'est tout.

— Et c'est normal. Tu es en lune de miel.

Wilbur sentit qu'elle l'examinait d'un peu plus près.

— Tu ne penses pas au magasin ?

Il secoua la tête.

— Pas du tout, mentit-il à moitié. Pas en ce moment. Je ne pense qu'à toi. Et cela m'occupe entièrement...

Ce contentement semblait réellement bien peu de chose, à l'époque. Il glissait comme de l'eau entre leurs doigts, et ils s'imaginaient qu'il en irait toujours ainsi, que le flot ne se tarirait jamais. Il continuerait à s'écouler sans qu'ils aient

jamais à se demander d'où il venait. Sans qu'ils aient jamais à accomplir un effort pour le retenir et s'y abreuver, comme si la vie pouvait rester à jamais une lune de miel.

Quand ils eurent fini leur vin, ils partirent à pied vers l'église San Giovanni Elemosinario. Par jeu, Maggie fredonna un fragment de sa chanson préférée, *Bridge Over Troubled Water*, lorsqu'ils aperçurent au loin le pont du Rialto.

Ils croisèrent de séduisants couples italiens, chemises ouvertes et robes élégantes. Un musicien jouait de l'accordéon dans la rue. Un vieil Américain fumait sa pipe et parlait de jazz avec un camarade.

— Ça paraît si différent, non ? commenta Maggie.

Elle regardait autour d'elle, s'imprégnait de toutes les couleurs. Ocre et rose, une touche de jaune, les volets d'un bleu profond. Au soleil, tout semblait badigeonné de miel.

— Différent de quoi ?

— De tout ce que nous connaissons.

Il rit. Jamais il ne s'était senti aussi heureux. Plus heureux qu'il n'avait cru pouvoir l'être jadis, aux heures sombres. Rien qu'à marcher le long d'un canal, avec la femme qu'il adorait.

Il se tourna vers Maggie, qui arborait un sourire jusqu'aux oreilles, plein de vie. Elle avait le visage aussi ouvert et pur que lorsqu'il l'avait rencontrée. Et elle était ainsi. Aussi solide que l'acier de Sheffield, aussi chaleureuse que le soleil. Il était fasciné par elle. Elle pouvait lui faire oublier momentanément les blessures de son passé, et il espérait avoir le même effet sur elle. Il n'avait pas voulu tomber amoureux d'elle, ni d'une autre. L'amour était une chose dangereuse. Mais maintenant qu'il s'était épris, il était reconnaissant. Il se sentait entier avec elle, comme une question qui a trouvé sa réponse.

Wilbur arrêta Maggie pour l'embrasser alors qu'ils s'apprêtaient à gravir les marches du pont du Rialto.

— Nous pourrions emménager ici, dit-il.

Puis, quelques minutes plus tard, alors qu'ils passaient devant une librairie sur le pont, il ajouta :

— Je pourrais vendre le magasin.

Il plaisantait. Ils venaient de s'établir, après tout. Mais aussi, en un sens, il était tout à fait sérieux. Sérieux au sens où il exprimait ce qu'il y avait en lui de libre et de spontané.

— Qu'est-ce que nous ferions ? demanda Maggie, jouant le jeu.

— Tu pourrais être artiste... ou organiser des visites artistiques.

— Et toi, tu pourrais ouvrir une petite librairie comme celle du pont.

C'est alors que Wilbur entendit le murmure. Tout près de son oreille. Un souffle froid.

« Tu ne dois pas lâcher ça. »

Wilbur se frotta l'oreille.

— Tout va bien, mon amour ? s'enquit Maggie.

— Oui. Juste un moustique, une bestiole.

Et il n'y pensa plus. Ses pensées étaient parfois bruyantes, voilà tout.

Il prit la main de Maggie et la pressa dans la sienne. Il se sentait un peu confus, un peu perdu parmi la foule, à cause de la chaleur, et pourtant jamais il n'avait été aussi heureux.

Ils continuèrent à marcher, mais l'attention de Wilbur fut bientôt attirée par autre chose, sans qu'il puisse en faire abstraction. Maggie lui lança un petit coup d'œil inquiet. Peut-être croyait-elle qu'il pensait à son frère. Mais non. Devant

eux, sous le portique, à côté d'une petite boutique vendant des figurines en verre de Murano, un curieux spectacle emplit Wilbur de terreur.

Un homme aux contours esquissés dans l'air. Pas transparent, mais pas entièrement *là*. C'était celui qui les avait regardés arriver, et cette fois il n'était plus invisible. Un homme qui ressemblait étrangement à Wilbur lui-même. Son sosie, son double. Les mêmes sandales, le même jean, la même chemisette verte. Les cheveux ébouriffés et les favoris épais. Le même mètre quatre-vingt-cinq dégingandé. Le Wilbur de vingt-neuf ans, du mois d'août 1974. Celui qui avait le monde entre ses mains.

Cet autre Wilbur parut remarquer qu'il l'avait vu, et lui fit signe, comme si c'était la chose la plus normale qui soit. Wilbur leva légèrement la main.

— Wilbur, ça va ? interrogea Maggie, soucieuse.

Ne voulant pas lui causer du trac, il hocha la tête.

— Oui. C'est juste la chaleur qui me tape sur le crâne.

— Allez viens, mon gars, dit-elle en exagérant son propre accent. Il te faut une belle église qui fait peur et un Titien pour t'extasier.

Il rit. Mais alors qu'il descendait les marches, il entendit autre chose.

Un petit sifflement, un bruit mécanique.

Presque comme un train quittant une gare.

CINQUANTE-DEUX ANS APRÈS...



## Le fil

WILBUR BUDD ÉTAIT MORT VERS MINUIT, mais il avait du mal à se rappeler les détails.

Il se trouvait dans son allée de gravier et prenait congé de sa professeure de piano.

— Merci, dit-il, un peu essoufflé d'avoir traversé la maison. Amusez-vous bien ce soir, à Cambridge.

La professeure de piano ouvrit la portière de la voiture qui l'attendait. Elle avait une quarantaine d'années. La moitié de son âge à lui. Mais sa vie semblait déjà toute tracée. Elle sourit dans le soleil de l'après-midi alors que le jardinier de Wilbur passait sur son tracteur-faucheuse pour tondre les pelouses qui descendaient jusqu'aux bordures sauvages. Un samedi d'avril. Le ciel était bleu, la brise légère, et l'on entendait le chant des oiseaux par-dessus le bruit de la circulation. Une de ces belles journées fraîches qui saupoudraient d'espoir le printemps.

— Je n'y manquerai pas. Et merci pour votre conversation. Souvenez-vous de ce que j'ai dit : n'essayez pas de jouer trop vite. Prenez votre temps... Lentement et régulièrement. Vous finirez par y arriver.

— Oui, je suppose, répondit Wilbur.

Il avait un peu le vertige. Un peu la nausée.

Wilbur leva un bras frêle, fit s'ouvrir le portail et salua sa professeure qui s'éloignait sur la route de campagne, puis il parcourut à pied la courte distance le séparant de sa maison.

Il prenait des leçons de piano depuis deux ans, depuis qu'il avait vu une annonce en vitrine d'un magasin de musique. Son médecin lui avait expliqué l'importance d'apprendre des choses nouvelles maintenant qu'il était octogénaire, et il guettait avec impatience ses leçons hebdomadaires.

Une fois rentré, il traversa le sol dallé du grand salon, en direction du piano.

Il se sentait bizarre, de nouveau. Cette fois, c'était une pression dans son épaule gauche, mais elle se dissipa et il s'assit pour travailler son morceau d'étude, en se souvenant de prendre son temps.

Plus que toute autre chose, la musique avait l'art de se faufiler à travers les décennies. Une chanson, après tout, était une aiguille tirant le fil du temps, rassemblant des moments décousus. Le phénomène était doux-amer. L'aiguille pouvait blesser. Et ce morceau véhiculait trop de souvenirs. Pourtant sa vie était ce qu'elle était. Il avait la vie qu'il avait.

Il était à la moitié de la chanson, s'efforçant d'atteindre un *mi* bémol avec son petit doigt, lorsque le téléphone de la maison sonna. Il lui fallut un moment pour s'en approcher. Ses jambes n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Plus rien n'était comme avant. Il se prépara à entendre un vendeur, ou une des escroqueries à voix de robot. Il ne recevait pratiquement que ce genre d'appels, désormais.

Mais non. Ce n'était ni un robot ni un escroc. Cela n'avait rien à voir avec le marketing ou avec l'intelligence artificielle.

— Allô, est-ce bien Wilbur ?

C'était une voix qu'il n'avait plus entendue depuis longtemps. Depuis plusieurs décennies, en fait. Elle semblait un peu distante. Un peu faible. Mais c'était elle, incontestablement.

## Maggie

— MAGGIE. Oh, mon Dieu. Maggie, est-ce toi ?

Il tituba légèrement et il se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche. De l'autre côté de la pièce, une photographie de mariage était posée sur la cheminée, parmi les trophées décernés à l'homme d'affaires britannique de l'année. Wilbur et Maggie sortant de l'église.

— Oui, c'est moi.

— Comment as-tu eu ce numéro ?

Aussitôt, il se maudit d'avoir posé la question. Il semblait tellement sur la défensive. Alors qu'il souhaitait qu'elle ait son numéro, et qu'elle l'appelle, mais il s'était mal exprimé.

— Tu me l'as donné, souviens-toi. Tu m'as envoyé un message sur Facebook, il y a six ans.

— Ah. Ah oui. Ah oui, c'est vrai. C'est vrai. Je pensais que tu n'avais jamais vu ce message.

— Je l'ai vu. Je ne vais pas sur Facebook, mais je l'ai vu. Simplement, je ne savais pas quoi dire...

Wilbur sentait de nouveau la pression dans son épaule. Il contemplait la photo de mariage à travers le Plexiglas d'un de

ses trophées. Le rire de Maggie et le sourire simple de Wilbur. Sur le papier, leur couple avait duré vingt ans. En toute honnêteté, il était mort beaucoup plus tôt. Mais à l'époque, ce devait être pour l'éternité.

— Où es-tu ?

— À Sheffield. Et toi ? Dans le Bedfordshire, c'est bien ça ?

— Oui. À Clophill. Un charmant petit village.

Il faillit ajouter : « Mais je me sens seul. »

— Maggie, ça me fait plaisir de t'entendre...

C'était curieux. Après toutes ces années, il ne savait pas comment lui parler. Comme si le passage du temps imposait un ton guindé. À cause de ces années de silence, celle avec qui il avait jadis dormi chaque nuit était devenue une étrangère. Comme si, à de rares exceptions près, il était normal qu'une distance se creuse entre deux êtres humains.

Il tenta de nouveau.

— Il y a des choses que je voudrais te dire. Te demander. Des erreurs que je voudrais réparer...

— Ne sois pas bête, Wilbur. De l'eau a coulé sous les ponts...

— C'est amusant que tu emploies cette formule. Je me suis mis au piano, depuis peu.

Il regarda ses mains flétries par le temps. Les veines semblables au plan d'une ville inconnue.

— Je prends un cours tous les samedis. Je viens de jouer *Bridge Over Troubled Water*, et ça m'a rappelé combien tu aimais cette chanson. Ça m'a ramené à cette époque-là.

— Le bon vieux temps.

— Oui. Le bon vieux temps.

— Wilbur. *Wilbur.*

Ce second « Wilbur » fut prononcé avec fermeté. Il comprit qu'il jacassait sans même lui demander de ses nouvelles.

— Pardon, Maggie. Comment vas-tu ? Ça fait si longtemps. J'ai vu sur Internet que tu avais exposé tes œuvres à...

— Oh, c'était il y a des années, le coupa-t-elle d'une voix presque timide. Je ne fais presque plus rien.

Il craignit d'apprendre qu'elle était mourante. C'était apparemment la principale raison pour laquelle des gens issus de son passé le contactaient désormais. Pour lui annoncer qu'ils allaient mourir, ou qu'un ami commun était mort.

— C'est idiot, vraiment.

— Qu'est-ce qui est idiot ?

— Ce coup de fil.

— Ça me fait plaisir d'avoir de tes nouvelles.

— Eh bien, je n'ai aucune raison de t'appeler. En fait, je m'étais juré que jamais je ne...

— Ah. Oui. D'accord.

— Pas parce que je t'en veux, ou quoi que ce soit. Mais c'est un peu triste, non ? Et récemment, je me suis dit que ce serait... Enfin, j'ai eu envie d'entendre ta voix. Ce qui paraît ridicule.

— Non, pas du tout. Ma voix est très particulière, ajouta-t-il avec un sourire.

Le petit rire de Maggie se termina sur une note triste.

— Ah, tu n'as pas totalement perdu ton accent. Il t'en reste une pointe.

— Une pointe.

— J'aurais pu écouter un de tes discours sur Internet, je suppose. Ou une des interviews télévisées.

— Oh, ne t’inflige pas ça...

— J’avais simplement envie de t’entendre.

Il se revit assis à côté de Maggie sur un banc du parc tandis qu’elle dessinait le lac, une vie entière auparavant.

— Je suis là. J’ai tant de questions à te poser. Tant de choses que je veux savoir.

Il y eut un petit silence. Il imagina qu’elle se disait : *Si seulement tu avais toujours été comme ça.*

Il songea à tout ce qu’il ignorait sur elle. Tous les mystères qui avaient été créés par les décennies où ils avaient vécu séparés. Avait-elle un compagnon ? En avait-elle eu un ? Était-elle heureuse ? S’était-elle fait de nouveaux amis ? Avait-elle conservé les anciens ? Quelles émissions regardait-elle ? À quoi occupait-elle ses journées ? Quelle était sa qualité de vie ? Et son état de santé ? Pouvait-elle encore se déplacer sans peine ? Que pensait-elle de la situation du monde ? Que voyait-elle de sa fenêtre ? Avait-elle déjà goûté du thé matcha ? Comment *était-elle* ?

— Je ne sais pas si j’ai envie de te dire quoi que ce soit, en fait, lui déclara-t-elle.

Il avait l’esprit brumeux.

Il admira encore leur photo de mariage. Le sourire de Maggie sous ce soleil d’août alors qu’elle sortait de l’église St Timothy, dans un nuage de confettis. Un tel bonheur. Leurs vieux amis encadrant l’image – Charlie, Claudette, Doreen. Ce n’étaient plus que des noms. Des gens dont il ignorait s’ils étaient encore en vie. La fragilité du passé.

— J’ai rêvé de toi, la nuit dernière, avoua Maggie. De nous. Il ne se passait pas grand-chose dans ce rêve. Mais il était si net... C’était avant Londres. Nous étions dans la

maison de Broomhill, nous parlions comme si c'était hier. Mais nous étions heureux. Tellement heureux. C'est si bête. Je me demande pourquoi, la nuit dernière, j'ai...

— Oh, Maggie. Je rêve de nous aussi.

— Je ne me rappelle jamais mes rêves, mais ce matin, je me souvenais de celui-là. Excuse-moi, je vais devoir te laisser. C'est un peu trop. J'avais simplement besoin de...

— Tu viens à peine de...

Wilbur se tut. Il voulait qu'elle reste en ligne. C'était une torture que cette conversation prenne fin au bout de quelques instants. Il savait cependant que Maggie ne lui devait absolument rien. La vie était ce qu'elle était. Personne ne pouvait rien changer à ce qui était arrivé. Et il était arrivé tant de choses. Comme cela avait toujours été censé se produire.

Il ne put néanmoins se retenir.

— J'aimerais te parler encore. Ça t'irait ?

— Oui, répondit-elle de sa voix frêle et âgée. J'aimerais bien.

## Un fragment

LORSQU'IL REPOSA LE TÉLÉPHONE, il s'aperçut qu'il était hors d'haleine. Comme s'il avait couru un marathon. Néanmoins, il éprouva le soudain désir de retrouver la lettre qu'elle avait écrite. Il la lui fallait, comme preuve du temps où ils avaient formé un couple. Ou plutôt, comme première trace de leur séparation.

Il ne l'avait plus regardée depuis des années. Elle était rangée sous les poutres du grenier, derrière une porte. Il y monta et dut se mettre à quatre pattes pour ramper jusqu'au fond de l'armoire, par-delà un capharnaüm de vieilles factures, de documents officiels et de revues commerciales. Des grains de poussière flottaient autour de sa tête comme une galaxie miniature.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Wilbur ? marmonna-t-il tout haut. Vieil imbécile !

Puis il la trouva. Ou du moins une des pages. La dernière. Il tenta vainement de mettre la main sur les autres, malgré son malaise croissant. Il haletait à présent et il eut le tournis en se relevant. Il se ressaisit et redescendit muni de la feuille jaunie.

## La dernière page de la lettre de Maggie

*... TU ES À JAMAIS AILLEURS, même quand tu es à côté de moi.  
Il est important que je ne succombe pas à un fantasme. Je ne  
parcourrai sans doute pas le monde non plus. J'imagine que je  
serai accaparée par mon père, qui a de plus en plus besoin de  
moi à Sheffield.*

*En tout cas, ce n'est pas facile.*

*Je sais que tu me crois forte, mais ce n'est pas vrai.*

*À l'heure qu'il est, je me sens aussi fragile qu'une feuille dans  
le vent.*

*C'est comme si j'avais retenu ma respiration tout le temps que  
j'écrivais cette lettre.*

*J'ai l'impression que, si je souffle, je vais me mettre à pleurer  
sans pouvoir m'arrêter.*

*Je sais que tu as eu une jeunesse difficile, comme moi. Mais  
nous ne pouvons pas en rester prisonniers à jamais. Je ne peux  
pas régler tes problèmes. Je ne peux même pas régler les miens.*

*C'est terrible. Mais parfois il faut laisser son cœur se briser  
afin de rester en vie.*

*Je veux que tu le comprennes.*

*Je veux que tu comprennes aussi que notre amour est toujours là. Te rappelles-tu ma stupide théorie de l'art ? Les gens vieillissent tout autour mais l'art reste jeune ? Eh bien, je pense qu'en un sens, ça vaut aussi pour la mémoire. Je suis incapable de l'expliquer, mais j'aime à croire que nous sommes encore, en un sens, au théâtre lorsque tu t'es approché de moi. Ou le jour de notre mariage. Ou en lune de miel. Ou à contempler les étoiles un soir où nous avons bu. Ou heureux, en train de coller du papier peint à Broomhill.*

*Je t'aime, Wilbur.*

*Mais je te quitte.*

*Je ne sais pas où le passé se cache, mais je te retrouverai là-bas.*

*Maggie*

*X*